

LES ANNONCES SONT REÇUES :
A MARSEILLE : chez M. G. Allard,
rue Pavillon, 31 et dans nos bureaux ;
A PARIS : à l'Agence Havas, place
de la Bourse, 6
ABONNEMENTS :
B.-du-Rh. et départe- 3 mois 6 mois 1 an
ments limitrophes. 8 fr. 15 fr. 28 fr.
France et Colonies. 9 fr. 17 fr. 32 fr.
Etranger. 12 fr. 22 fr. 40 fr.
Les abonnements partent du 1^{er}
et du 16 de chaque mois

Crises et Responsabilités

Une des causes capitales de la grandeur des Romains fut, selon Montesquieu, qu'ils surent toujours s'approprier avec les perfectionnements, les inventions des autres peuples. Ainsi font les Allemands. La France, patrie des Gustave Zédé, des Maugas et des Laubeuf, aurait pu se créer une écrasante supériorité sous-marine. L'essor de son aviation aurait dû lui assurer l'empire des airs. Pourquoi n'avons-nous poussé aucune de nos initiatives jusqu'au bout ?

M. Jean Herbet, l'une des personnalités de la presse parisienne les mieux informées des choses extérieures, se demandait, voici quelques mois, dans un article qui aurait fallu attacher sur des murs, d'où précéderait la force de résistance de l'Allemagne, et il établissait, exemple à l'appui, qu'elle venait surtout de ceci que chaque administration à généralement sa tête l'homme le plus compétent. Cette règle, dès longtemps pratiquée, lui a permis de porter au plus haut degré, avec le minimum de portée, le rendement de tous ses services.

Ne semble-t-il pas qu'il serait sage, dans la crise décisive que nous traversons, d'appliquer à notre tour la règle de supériorité dont parle Montesquieu, et de nous attacher exclusivement aux compétences, en dédaignant les déprimantes ambitions de groupes et de chapelles. La France ne connaît plus d'autre groupe que celui des grands spécialistes. Ni M. Viviani, ni M. Briand, ni M. Ribot, ni M. Painlevé n'ont cru devoir lui donner satisfaction. Les crises se sont succédées. Le Parlement n'est pour rien dans la naissance d'aucune d'elles parce qu'il n'a jamais été pour quoi que ce soit dans la solution d'aucune. Chaque fois qu'une incompétence est placée à la tête d'un grand service, ce service est compromis et nos sacrifices aggravés. Faut-il pousser l'aviation, on lui octroie un sous-secrétaire d'Etat. Trois mois après, il est transféré dans un autre ministère. Qu'est-ce à dire ? S'il était à sa place à l'aviation, il fallait lui laisser et profiter de son expérience, et s'il y était déplacé, ce n'était pas à la tête d'un important ministère qu'il fallait le promouvoir en avancement.

Est-il question de garantir nos navires des périls sous-marins, on nomme un sous-secrétaire d'Etat. Quinze jours après, on l'arrache aux bas-fonds maritimes pour lui faire mesurer les espaces célestes et diriger nos aviateurs. Est-ce sérieux ? Nos ministères du ravitaillement invariablement pris (à Beauvilliers) parmi les littérateurs, quand il faudrait des hommes politiques, éprouvés aux grandes affaires, un Gaston Méner, un Emile Dupont, un Servant, un Magnaud, un Touron, un Butin (ils foisonnent au Parlement), nos ministères du Ravitaillement, dis-je, ne se sont guère manifestés à la hauteur de leur tâche. Est-ce par de tels choix que nous nous apprêtons à vaincre dans une guerre d'usure ?

Quand les économies sont à l'ordre du jour de tous les ménages, pourquoi ce déploiement inusité de ministères ? « Silence aux trente voix », s'écriait Mirabeau. M. le président du Conseil prendrait-il pour modèle ce contrôleur des Finances, Emery, dont les maladresses susciteront la Fronde, et à qui, disait-on, il ne fallait que des noms pour de nouveaux impôts ? Il semble que, depuis quelque temps, on ne cherche plus que des appellations nouvelles en vue de nouveaux ministères. On a même dédoublé de grandes ambassades pour nous faire payer deux ambassadeurs au lieu d'un, et les choix empruntés à la polémique n'ont pas toujours été fameux. Et nous sommes en guerre ! Et il s'agit de la vie de la France et de la liberté du monde !

Ces constatations sont pénibles. De mon temps, l'on ne manquait pas de mettre en bonne place, dans nos premiers livres de lecture, l'anecdote de l'épingle ramassée par Lafitole chez le banquier Perregaux, puis, quand nous étions plus avancés en âge, on nous donnait à méditer la Science du bonhomme Richard, de Franklin. Vieilles méthodes ! Loinjans souvenirs !

Tandis que nos formateurs de ministères s'obstinent dans leurs vieilles formules, bien différents de M. Venizelos, qui fit sa première expérience d'homme d'Etat en installant un personnel nouveau et compétent à la place d'un personnel ministériel incompetent

et usé, les Allemands s'efforcent de préparer la situation économique de l'après-guerre. Ce sont des faits qui doivent fortement préoccuper notre attention. La Gazette de Hollande du 25 août annonce que les Allemands sont en train d'organiser en Hollande une série d'expositions d'art industriel, dont la première aura lieu cet automne à La Haye, puis à Amsterdam et sera suivie de la construction dans cette ville d'un pavillon permanent. D'autre part, le journal espagnol A. B. C. écrit que « 40.000 visiteurs et 2.745 exposants sont accourus à la foire de Leipzig » et cela, ajoute-t-il, en pleine guerre et alors que l'Allemagne est isolée du reste du monde. Et nous ?

Notre victoire est certaine, mais elle sera d'autant plus rapide, d'autant moins coûteuse, d'autant plus fructueuse, que nous réduirons nos services au strict nécessaire et que nous mettrons à la tête de chaque service la personnalité la plus compétente, la *right man in the right place*, comme disent les Anglais. M. Painlevé est un homme très estimable, patriote sincère, mathématicien distingué et qui sait mieux que personne pourquoi deux et deux font quatre, mais il a eu le double tort d'oublier que pour faire face aux nécessités de la guerre, il faut des spécialistes à la tête de chaque ministère, et que toute dépense inutile, eût-elle pour but de rémunérer des ministères, doit être irrévocablement proscrite, car elle alourdit les charges du pays. Et si, pour avoir méprisé ces deux règles essentielles, M. Painlevé n'a qu'une courte carrière ministérielle, sera-ce au Parlement qu'il faudra s'en prendre, ne sera-ce pas plutôt à lui-même ?

Louis Martin.

PROPOS DE GUERRE

Le Poison de Bolo

La vie de Bolo — il faudrait écrire Rocambolo — est un roman où semblent être associés Eugène Sue et Ponson du Terrail. Mais nonobstant leur génie inventif, il y a des détails que ces deux romanciers n'eussent peut-être pas trouvés.

On n'a pas dit, par exemple, que lorsque Bolo eût été décapité par le procès qui lui fit la maison de champagne qu'il représentait si mal, il partit pour Londres afin d'y trouver le fonds qui devait lui permettre de remettre sa barque à flot.

Il habitait à ce moment un splendide appartement, avenue de la Grande-Armée, où il recevait le Tout-Paris des affaires. Comme il n'avait pas le sou, c'était sa cuisinière qui le nourrissait et le domestique nègre qui lui ouvrait sa porte faisait les frais de ses cigares. Le revint de Londres presque aussitôt, n'ayant pas « réussi », mais il ne se démonta pas pour si peu.

Il gardait d'ailleurs dans le tiroir de sa table de nuit une fiole mystérieuse. A un de ses amis qui lui demandait ce que contenait ce flacon :
— Ça, dit-il, c'est du poison pour le cas où ça tournerait mal pour moi.
On se demande qu'il avait dans ce même tiroir un exemplaire de l'Imitation de Jésus-Christ, dont il affirmait ce même ami ne jamais s'endormir sans lire une page au moins !

Cabotineuse ou précaution d'un joueur qui s'assure stoïquement contre un retour de fortune ? On ne sait. Mais comme, en somme, « ça » a tourné Bezoumaux, il se pourrait que la fiole de poison eût fait son office, durant le séjour au Grand-Hôtel.

ANDRÉ NEGIS

LES SCANDALES DE PARIS

Paris, 2 Octobre.
Contrairement aux bruits qui en avaient couru, aucun mandat d'arrêt n'a été lancé par M. Bouchardon, coiffeur Gaston Roulier, qui se trouvant toujours en Espagne, ne peut être atteint par l'extradition.

Cependant, des perquisitions ont été opérées à Paris, sur mandat de M. Bouchardon, à l'ancien domicile de M. Gaston Roulier, et chez certaines personnes avec qui il était resté en correspondance.

L'AFFAIRE BOLO PACHA

Un certain sera probablement interrogé mercredi. Il se demande du reste, car loin d'être abattu et découragé il est décidé à se défendre.

Un temps, plus Bolo s'agitait, plus il se proposait d'inviter le témoignage de plusieurs hautes personnalités.

— Lesquelles ?
— Chut ! Talons-nous ! Méfions-nous ! Sachez que pendant ma vie, j'ai vu tout à l'heure au Palais, M. Paul Raymond, mon secrétaire, prenait communication du dossier ainsi que le solt prêt pour l'interrogatoire d'après-demain.

— Et cet interrogatoire ?
— ...Sera des plus intéressants, n'en doutez pas !

Me Jacques Bonzon espère que sur ses instances et sur les représentations qu'il a faites à son client de ne pas faire le jeu de ses adversaires en abandonnant la lutte, Bolo pacha renoncera à cette grave de la faim qu'il avait commencée, non comme on le dit pour obtenir le régime politique, — ce qui est absurde — mais pour mourir.

M. Jacques Bonzon est, Paul Reynard, qui se rendent cet après-midi à Fresnes, espèrent y trouver Bolo pacha dans un meilleur état. Celui-ci, en effet, doit être interrogé demain par le capitaine rapporteur Bouchardon qui a convoqué M. Bonzon ce jour-là pour 3 heures, auprès du lit de l'inculpé.

Comme son défenseur le lui a répété, Bolo pacha ne peut pas se permettre de se laisser aller à des insinuations de longue date pour esquiver enfin les premières lignes d'une défense qui, dans sa volonté, doit être une attaque.

Sur l'insistance auprès de M. Jacques Bonzon pour obtenir des précisions sur les intentions de son client, l'honorable avocat a observé le mutisme le plus complet. Nous n'en pouvons donc dire plus.

Bolo et le frère du pape
Paris, 2 Octobre.
On sait déjà la visite que fit le marquis Della Chiesa, frère de Benoît XV, chez Bolo pacha, en sa villa Velleda, à Biarritz. Certains détails du séjour fait par ce personnage, sur la Côte d'Argent, méritent d'être notés.

C'est le 14 décembre que le frère du pape descendit chez Bolo pacha qui, spécifiant le *Courrier de Bayonne*, est allé à la villa Velleda avec le marquis Della Chiesa. D'ailleurs, cette visite n'avait rien d'anormal. Bolo était allé en Italie, présenter lui-même, à la famille amie, ses plus chaleureuses félicitations. Il n'y avait

rien d'étonnant à ce que, quelques semaines plus tard, le frère cadet du pape rendit à Bolo pacha sa politesse : il s'agissait, à proprement parler, tout simplement, de visites d'amitié.

Le marquis Della Chiesa était d'un accueil dont l'amabilité ne le cédait en rien à celle de Bolo pacha lui-même. A tous ceux qui l'approchèrent et notamment aux journalistes locaux qui furent invités dans les somptueux salons de la villa Velleda, le frère du Souverain-Pontife ne cachait pas son amour profond pour la France, ni ses vœux ardents en faveur communales d'idées parfaites avec son frère Benoît XV, le format pour le retour de la paix.

En somme, tous les personnages qui étaient réunis, à cette époque, à la villa Velleda, n'avaient qu'un désir qui primait tous les autres : la paix.

La meilleure des preuves, c'est cette banque qui, restée à l'état de projet qui devait être créée en Espagne, et dont les fonds, adroitement distribués, devaient permettre l'intensification dans les feuilles françaises d'une campagne pacifiste.

Le séjour du marquis Della Chiesa à la villa Velleda fut de courte durée.

La généreuse idée de la banque espagnole sombra d'ailleurs lamentablement, et Bolo pacha tourna alors ses batteries vers l'Allemagne.

Me Jacques Bonzon espère que sur ses instances et sur les représentations qu'il a faites à son client de ne pas faire le jeu de ses adversaires en abandonnant la lutte, Bolo pacha renoncera à cette grave de la faim qu'il avait commencée, non comme on le dit pour obtenir le régime politique, — ce qui est absurde — mais pour mourir.

M. Jacques Bonzon est, Paul Reynard, qui se rendent cet après-midi à Fresnes, espèrent y trouver Bolo pacha dans un meilleur état. Celui-ci, en effet, doit être interrogé demain par le capitaine rapporteur Bouchardon qui a convoqué M. Bonzon ce jour-là pour 3 heures, auprès du lit de l'inculpé.

Comme son défenseur le lui a répété, Bolo pacha ne peut pas se permettre de se laisser aller à des insinuations de longue date pour esquiver enfin les premières lignes d'une défense qui, dans sa volonté, doit être une attaque.

Sur l'insistance auprès de M. Jacques Bonzon pour obtenir des précisions sur les intentions de son client, l'honorable avocat a observé le mutisme le plus complet. Nous n'en pouvons donc dire plus.

Bolo et le frère du pape
Paris, 2 Octobre.
On sait déjà la visite que fit le marquis Della Chiesa, frère de Benoît XV, chez Bolo pacha, en sa villa Velleda, à Biarritz. Certains détails du séjour fait par ce personnage, sur la Côte d'Argent, méritent d'être notés.

C'est le 14 décembre que le frère du pape descendit chez Bolo pacha qui, spécifiant le *Courrier de Bayonne*, est allé à la villa Velleda avec le marquis Della Chiesa. D'ailleurs, cette visite n'avait rien d'anormal. Bolo était allé en Italie, présenter lui-même, à la famille amie, ses plus chaleureuses félicitations. Il n'y avait

rien d'étonnant à ce que, quelques semaines plus tard, le frère cadet du pape rendit à Bolo pacha sa politesse : il s'agissait, à proprement parler, tout simplement, de visites d'amitié.

Le marquis Della Chiesa était d'un accueil dont l'amabilité ne le cédait en rien à celle de Bolo pacha lui-même. A tous ceux qui l'approchèrent et notamment aux journalistes locaux qui furent invités dans les somptueux salons de la villa Velleda, le frère du Souverain-Pontife ne cachait pas son amour profond pour la France, ni ses vœux ardents en faveur communales d'idées parfaites avec son frère Benoît XV, le format pour le retour de la paix.

En somme, tous les personnages qui étaient réunis, à cette époque, à la villa Velleda, n'avaient qu'un désir qui primait tous les autres : la paix.

La meilleure des preuves, c'est cette banque qui, restée à l'état de projet qui devait être créée en Espagne, et dont les fonds, adroitement distribués, devaient permettre l'intensification dans les feuilles françaises d'une campagne pacifiste.

Le séjour du marquis Della Chiesa à la villa Velleda fut de courte durée.

La généreuse idée de la banque espagnole sombra d'ailleurs lamentablement, et Bolo pacha tourna alors ses batteries vers l'Allemagne.

Me Jacques Bonzon espère que sur ses instances et sur les représentations qu'il a faites à son client de ne pas faire le jeu de ses adversaires en abandonnant la lutte, Bolo pacha renoncera à cette grave de la faim qu'il avait commencée, non comme on le dit pour obtenir le régime politique, — ce qui est absurde — mais pour mourir.

M. Jacques Bonzon est, Paul Reynard, qui se rendent cet après-midi à Fresnes, espèrent y trouver Bolo pacha dans un meilleur état. Celui-ci, en effet, doit être interrogé demain par le capitaine rapporteur Bouchardon qui a convoqué M. Bonzon ce jour-là pour 3 heures, auprès du lit de l'inculpé.

Comme son défenseur le lui a répété, Bolo pacha ne peut pas se permettre de se laisser aller à des insinuations de longue date pour esquiver enfin les premières lignes d'une défense qui, dans sa volonté, doit être une attaque.

Sur l'insistance auprès de M. Jacques Bonzon pour obtenir des précisions sur les intentions de son client, l'honorable avocat a observé le mutisme le plus complet. Nous n'en pouvons donc dire plus.

Bolo et le frère du pape
Paris, 2 Octobre.
On sait déjà la visite que fit le marquis Della Chiesa, frère de Benoît XV, chez Bolo pacha, en sa villa Velleda, à Biarritz. Certains détails du séjour fait par ce personnage, sur la Côte d'Argent, méritent d'être notés.

C'est le 14 décembre que le frère du pape descendit chez Bolo pacha qui, spécifiant le *Courrier de Bayonne*, est allé à la villa Velleda avec le marquis Della Chiesa. D'ailleurs, cette visite n'avait rien d'anormal. Bolo était allé en Italie, présenter lui-même, à la famille amie, ses plus chaleureuses félicitations. Il n'y avait

rien d'étonnant à ce que, quelques semaines plus tard, le frère cadet du pape rendit à Bolo pacha sa politesse : il s'agissait, à proprement parler, tout simplement, de visites d'amitié.

Le marquis Della Chiesa était d'un accueil dont l'amabilité ne le cédait en rien à celle de Bolo pacha lui-même. A tous ceux qui l'approchèrent et notamment aux journalistes locaux qui furent invités dans les somptueux salons de la villa Velleda, le frère du Souverain-Pontife ne cachait pas son amour profond pour la France, ni ses vœux ardents en faveur communales d'idées parfaites avec son frère Benoît XV, le format pour le retour de la paix.

En somme, tous les personnages qui étaient réunis, à cette époque, à la villa Velleda, n'avaient qu'un désir qui primait tous les autres : la paix.

La meilleure des preuves, c'est cette banque qui, restée à l'état de projet qui devait être créée en Espagne, et dont les fonds, adroitement distribués, devaient permettre l'intensification dans les feuilles françaises d'une campagne pacifiste.

Le séjour du marquis Della Chiesa à la villa Velleda fut de courte durée.

La généreuse idée de la banque espagnole sombra d'ailleurs lamentablement, et Bolo pacha tourna alors ses batteries vers l'Allemagne.

Me Jacques Bonzon espère que sur ses instances et sur les représentations qu'il a faites à son client de ne pas faire le jeu de ses adversaires en abandonnant la lutte, Bolo pacha renoncera à cette grave de la faim qu'il avait commencée, non comme on le dit pour obtenir le régime politique, — ce qui est absurde — mais pour mourir.

M. Jacques Bonzon est, Paul Reynard, qui se rendent cet après-midi à Fresnes, espèrent y trouver Bolo pacha dans un meilleur état. Celui-ci, en effet, doit être interrogé demain par le capitaine rapporteur Bouchardon qui a convoqué M. Bonzon ce jour-là pour 3 heures, auprès du lit de l'inculpé.

LA GUERRE

Les Allemands attaquent vainement dans le secteur de Beaumont

L'ennemi lance successivement six attaques aussi infructueuses dans le secteur d'Ypres

Paris, 2 Octobre.
Les ministres se sont réunis ce matin, à l'Elysée, sous la présidence de Poincaré. Le Conseil a examiné un certain nombre de questions concernant le ravitaillement du pays et approuvé les propositions faites à ce sujet par le Conseil économique. Le président du Conseil a mis le Conseil au courant de la situation diplomatique et militaire.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 2 Octobre.
Parmi les actions locales coutumières enregistrées par les derniers communiqués du front occidental, on aura sans doute remarqué principalement la répétition des contre-attaques ennemies sur la pointe du saillant que font les lignes anglaises à l'est d'Ypres. Elles présentent un caractère tactique nouveau.

Il est fréquent que dans un court espace de temps, deux ou trois actions se succèdent à très court intervalle soient lancées sur le même point. La méthode des coups violents et rapides substitue ainsi de plus en plus dans la tactique de la défensive ennemie à celle des contre-offensives de grande ampleur. Elles ne donnent pas, du reste, de meilleurs résultats l'une que l'autre.

Pas plus par ce procédé que par celui des opérations montées sur un plus large front, les troupes allemandes ne parviennent à refouler leurs adversaires. Il est probable que c'est surtout l'insure rapide des divisions allemandes qui a imposé l'emploi plus intense que précédemment de cette tactique des coups nerveux et répétés sur un point restreint. Tout ce que le commandement allemand peut en espérer, c'est de gêner et de retarder les préparatifs de nouvelles attaques de ses adversaires.

Il y a tout lieu de penser qu'il n'y réussira pas mieux que par le passé.

On ne doit pas oublier que la théorie fondamentale allemande est celle de la contre-offensive sur un point autre que celui où l'offensive s'est produite. Or, depuis plus d'un an, l'Allemagne n'a pas été capable d'appliquer une seule fois ce principe et aujourd'hui elle paraît l'abandonner complètement pour se résoudre à se défendre pied à pied sur place. C'est un signe incontestable de déclin.

Depuis quelques jours, il se manifeste un peu plus d'activité sur le front italien sans que rien de bien important y soit signalé.

Enfin, il y a lieu d'enregistrer la défaite des troupes turques en Mésopotamie, à l'ouest de Bagdad. Sous la direction des Allemands les Turcs étaient préparés à chasser les troupes britanniques de Bagdad et ce sont eux qui, brusquement, viennent d'être attaqués et complètement battus.

MARIUS RICHARD

L'Unité de Front

Sur le front français

Paris, 2 Octobre.
La canonnade continue à être très violente au nord de l'Aisne, sans toutefois être accompagnée d'opérations autres que des raids de reconnaissance.

Sur la rive droite de la Meuse, au contraire, le bombardement intense de la nuit dernière a été suivi d'une puissante attaque allemande entre le bois Le Chaume et Bezoumaux.

Un moment, nos soldats des avant-postes se replièrent sous la violence du choc ; mais une lutte acharnée s'engagea, et, finalement, les assaillants furent chassés et nos positions intégralement maintenues.

Sur le front britannique

L'activité de combat est toujours très vive sur la ligne de hauteurs conquises par nos alliés à l'est d'Ypres. Aujourd'hui comme hier, les Allemands ont tenté des réactions acharnées à plusieurs reprises, qui n'ont obtenu aucun résultat. Entreprises avec des contingents nombreux, répétées à trois reprises successives, ces attaques furent extrêmement angustieuses pour l'ennemi qui ne retira de tout qu'un avantage insignifiant, et sans nul doute momentané ; la prise de deux postes avancés.

Mais l'obstination meurtrière des Allemands dans ce secteur, prouve bien l'importance capitale qu'ils attachent à la possession des points culminants, d'où nos alliés les ont délogés la semaine dernière.

D'ailleurs, le total des prisonniers capturés

par les Anglais durant le mois de septembre, au cours de leurs offensives locales, est tout à fait intéressant, puisqu'il dépasse cinq mille, et le chiffre du butin n'est pas moins important avec ses 377 mitrailleuses, 100 canons et ses 177 mitrailleurs.

Comme on le voit, la pression continue et méthodique de nos alliés a produit des effets des plus efficaces.

Les Allemands donnent à la guerre aérienne une importance de plus en plus grande ; Londres, Dunkerque, Bar-le-Duc, Château-Thierry, viennent d'être bombardés, mais en représailles, nos escadrilles ont lancé des projectiles à l'arrière des lignes allemandes et sur la ville fortifiée de Stuttgart.

Rome, 2 Octobre.
Les journaux assurent que le général Cadorna, qui se trouvait ces derniers jours à Rome, a fait, au dernier Conseil des ministres, une exposition détaillée de la présente situation militaire de l'Italie et a parlé avec un tel accent d'enthousiasme et de persécution, et une telle assurance quant à la victoire finale, que, dans un mouvement unanime et spontané, les ministres se sont levés et l'ont chaleureusement applaudi, puis M. Boselli a embrassé avec émotion le général Cadorna.

SUR NOTRE FRONT

Communiqué officiel anglais

2 Octobre.

Le dernier rapport signale que les Allemands, hier et la nuit dernière, n'ont pas lancé ou tenté, avec des troupes fraîches, moins de cinq attaques successives sur la partie de notre front, comprise entre la route Ypres-Menin et la cornue nord-est du bois du Polygone.

Une sixième attaque a été déclenchée, sans succès, au sud de la voie ferrée Ypres-Roulers contre nos positions de Zonnebeke.

A l'exception de la perte, déjà mentionnée, de deux petits postes avancés, l'ennemi, dans ses six attaques, a essuyé un échec complet, subissant des pertes très sévères sans gagner aucun avantage.

Un coup de main allemand a été repoussé, la nuit dernière, au sud de Lens, avec des pertes pour les assaillants.

L'opinion américaine

sur les opérations britanniques

Washington, 2 Octobre.

Un communiqué officiel du département de la Guerre commente l'importance stratégique de la poussée anglaise sur la route de Menin et les vaines contre-attaques allemandes, dit que la supériorité anglaise sur l'ennemi a été prouvée sans aucun doute au cours des engagements de la dernière semaine qui prouvent de plus en plus que les qualités combattives des Allemands déclinent, quoique l'ennemi fasse preuve d'une grande habileté et d'un courage tenace au cours de contre-attaques répétées.

Les énormes pertes de l'ennemi constituent le fait saillant de la lutte sur le front français ces temps derniers.

La division marocaine enlevée

le village de Samogneux

Paris, 2 Octobre.

Le 20 août, le bataillon Rouquigny qui attaqua sur la rive droite de la Meuse, s'empara de tranchées ennemies sur une profondeur de quatre kilomètres, et le premier de tous les bataillons d'attaque, atteignant ses objectifs. Le 21, on lui confia l'attaque du village de Samogneux. Ce village, puissamment fortifié, appartenait à la ligne Hindenburg. Voulaient profiter des brillants résultats obtenus le 20 sur la cote 304, le Mort-Homme, le Taloou, le préau, le général en chef donna l'ordre d'attaquer le 21, et le matin, les objectifs de la deuxième position.

Le commandant Rouquigny reçut l'ordre de s'emparer de Samogneux. Le village était défendu par des « nids de mitrailleuses ». Cinq réseaux de fils de fer barbelés absolument intacts et un véritable barrage d'obus allemands de gros calibre. Le bataillon Rouquigny avait pu, par bonds, s'approcher jusqu'à son premier réseau de défense accessoires ; mais le feu était devenu tellement meurtrier que toutes les vignes d'avant étaient clouées au sol, sans qu'il fut possible de progresser.

Le bataillon qui régénérait commença à se dissiper. Comprenez tout le danger de la situation, le commandant Rouquigny n'hésita pas. Il forma de toutes ses unités une colonne d'assaut et, après s'être ouvert à la cisaie un chemin à travers les réseaux de fils de fer, enleva le village à la baïonnette. Quatre officiers, 200 Brabantais, 10 mitrailleuses, des canons et divers matériels et un important matériel de toutes sortes étaient les trophées de ce brillant fait d'armes.

Le coup était sensible pour les Boches dont

Feuilleton du Petit Provençal du 3 Octobre

Roman de Christiane

TROISIEME PARTIE

PÈRE ET FILS I

Il restait sympathique. ... Enigmatisque aussi.

Quinze jours plus tard, il quittait Engelberg pour regagner Saint-Rapheël. Il résolut de ne pas repasser par Lucerne. Il pouvait, de Stansbad, par une correspondance de bateaux, gagner Fluelen où il prendrait le train du Saint-Gothard.

A l'arrière du bateau qui glissait lentement à la surface du lac, d'un vert glauque et brouillé ce jour-là, bravant le vent froid qui lui chagrait le visage, le jeune homme resta longtemps debout à regarder les coteaux du Sonnenberg encore tout blancs de neige qui s'effaçaient peu à peu à l'horizon.

Il était pâle, mais très maître de lui. Une résolution bien arrêtée se lisait au fond de ses yeux noirs.

Il allait expliquer à sa mère, dès son retour, ce qu'il avait décidé... Ce qui... l'espérait du moins... atténué un peu sa peine... et l'amènerait, plus tard... ah ! beaucoup plus tard, hélas !... et si Dieu le voulait... à l'oubli.

Au Châlet bleu, Marc achevait son congé. Ni lui ni Christiane n'avaient expliqué à Clarette la raison qui avait empêché Pierre Marquisat de tenir la promesse faite par lui à Marc.

Durant l'après-midi du jour où le jeune homme devait venir, en dépit de tous ses efforts pour rester calme et indifférent, la jeune fille parut nerveuse.

Elle allait et venait à travers la maison, ne pouvant rester en place.

Des pleurs et des rougeurs tout à tour couraient sur ses joues.

Quand le soir tomba, elle descendit dans le bureau où son frère et sa mère se tenaient.

Is s'assit à mi-voix... Quand elle apparut ils se turent.

Un instant plus tard Christiane dit négligemment :
— A propos, Marc, ton ami Pierre Marquisat n'est pas venu ?
— Tiens, c'est vrai.
Marc ajouta :
— Comme il part demain pour Engelberg... nous ne le verrons plus.

Dans l'ombre... du côté où se tenait la jeune fille... on entendit un soupir.

Mais Clarette ne parla pas. Christiane disait encore :
— Ce jeune homme, hier, l'avait, par pure pitié, manifesté le désir de nous revoir. La vérité, c'est qu'il y a longtemps que nous étions, toi comme nous oubliés de lui.

Et, avec un sourire mélancolique, Marc, d'une voix qui n'était pas bien rassurée... pas maladroite d'elle-même, Marc conclut :
— Christiane corrigea sa raison, mère.

— Je n'ai pas « peut-être » raison, j'ai certainement raison.

Dans l'ombre, Clarette eut un nouveau soupir.

Et le silence pesa.

III
La Confession d'une Mère

Sur la « Grande Bleue », cet après-midi-là, pas une vague ne courait... A peine, par instants, de loings frissons partant du large venant doucement, mollement, comme en se jouant, mourir au rivage.

luxueuses, de joyeux cris d'enfants montaient.

Il en était d'autres sur lesquelles pesait le silence.

... Parmi celles-ci, la villa Beau-Site.

... La villa qui, depuis le départ de Pierre, quinze jours plus tôt, semblait abandonnée.

